

« Les personnes noires réfutent de plus en plus l'infériorité associée à une perception de leurs cheveux »



cette infériorité associée à une certaine perception de leurs cheveux.

Il est frappant de constater que les différences émergent au sein de la communauté noire elle-même.

Je pense souvent que la stigmatisation perdure, y compris au sein même de la communauté noire. De fait, les cheveux considérés comme typiques de la race noire comportent un éventail de textures. Songez à la population noire des Etats-Unis ou des Caraïbes et vous comprendrez que l'histoire a produit une multiplicité de brassages de race. Les personnes noires elles-mêmes présentent une variété de types de cheveux. Prenez mon cas : je suis née d'un couple

mixte, mais mes cheveux sont hérités de mon côté africain. Qui plus est, ces différentes textures sont hiérarchisées. En effet, les cheveux qui reflètent surtout l'héritage européen seront toujours considérés comme plus attrayants, plus jolis et offrant plus de chances de progrès.

Cette situation vous irrite-t-elle ?

Bien sûr, elle m'irrite. Elle prouve à quel point ce type de croyances est enraciné, et la difficulté à faire évoluer ces convictions. Elles sont traversées par des courants internes qui, malgré des échanges et des débats publics actuels de haut vol, ne sont pas vraiment discutés. J'ai donc voulu mettre en relief ces diverses nuances, qui perdurent. C'est pour cette raison que lorsque je me présente à la télévision ou dans des événements publics, j'exhibe un style de coiffure afro. Aujourd'hui encore, on continue de s'étonner que des personnes qui portent de tels cheveux se coiffent au naturel quand elles apparaissent en public.

Vous appartenez à une nouvelle génération d'autrices qui se démarquent du discours identitaire ambiant et se penchent sur le passé, sur les mouvements radicaux du siècle dernier.

Il convient, en effet, de relier les points

de l'axe, de connecter les réalités. On observe que dans nombre de luttes actuelles, et sous diverses formes d'oppression, les protagonistes ou les victimes finissent par s'affronter. D'aucuns tentent d'éviter à tout prix qu'ils s'unissent et instaurent une coalition capable de faire émerger des mouvements de masse suffisamment puissants pour opérer un revirement. Les politiques identitaires contemporaines concoctées sur les réseaux sociaux sont souvent à des lieues de celles des années 1960, au siècle dernier. A l'époque, on s'efforçait de bâtir des coalitions, en s'organisant autour de l'identité même si, par la suite, le mouvement Black Power collaborait avec les femmes noires ou avec le féminisme. Ils ne se focalisaient pas sur eux avec myopie. Avec les réseaux sociaux, ce type de mouvements radicaux disparaît. Tout est réduit à une copie qui rapetisse chaque fois davantage, atomise, divise de manière infinitésimale en groupes de plus en plus restreints.

Et cela vous met encore plus en colère.

Pensez à Twitter, où les gens sont récompensés quand ils crient au scandale. Plus votre contenu est réducteur et basé sur les émotions, plus vous obtenez de réactions de ceux qui partagent ou pas votre

opinion. Ce réseau devient un espace primaire dans lequel naissent des conversations qui mériteraient d'être démêlées, requerraient de la nuance, de la générosité et de la compréhension. Alors ce qui en émerge divise et ofusque. Une catastrophe.

Vous préférez parler de coalition plutôt que d'alliance autour du combat contre le racisme.

Ce discours sur l'alliance (entre blancs et noirs, NDLR) qui a proliféré dans la foulée du meurtre de George Floyd semblait fort condescendant, de mon point de vue de personne noire. Au fil de mes lectures sur cette question, j'observais de plus en plus de références à l'allié (blanc) et à la victime (noire). Un récit qui insiste sur la thèse d'un sauveur blanc, dont il faut se distancier, au lieu de l'attiser. Revenons au point précédent, l'union entre les diverses luttes. Les personnes qui ont été éduquées comme des blancs doivent comprendre que bien qu'elles ne souffrent pas de racisme en chair propre, elles pâtissent effectivement de moindres opportunités vitales en raison des inégalités perpétuées par le capitalisme. J'aime citer le poète Fred Moten, qui affirme que « je n'ai pas besoin de ton aide, il faut que tu



La tradition européenne n'appréhende pas la coiffure comme une forme d'art, à la différence de la culture noire



reconnais que cette merde te tue aussi, même si c'est plus lentement ».

Alors, étrangement, ces propos nous suggèrent de ne pas perdre de temps autour des prétendues micro-agressions : ces blagues, stéréotypes, commentaires biaisés auxquels on ne songe même pas quand on les formule.

Elles sont bien réelles, parmi nous ; j'en ai d'ailleurs souffert toute ma vie. Mais si elles existent, c'est parce qu'elles sont le symptôme d'un problème structurel plus profond. Se concentrer souvent sur elles phagocyte notre mental et nous détourne de notre quête de solutions face au système qui les produit. En outre, une grande partie des conversations sur ces questions naissent sur les réseaux sociaux, qui attisent le côté émotionnel. Elles constituent un facteur de division et elles nous mènent à tourner constamment en rond autour d'elles.

, une paix de perdants »

mique ou politique. Il a donc tenté d'y parvenir par le biais de la puissance militaire. Selon l'avis partagé par la plupart des dirigeants européens, lui laisser les coudées franches créerait un terrible précédent pour l'avenir de l'Europe et sa sécurité, en particulier dans des pays plus vulnérables tels que les républiques baltes ou la Moldavie. La situation peut également être examinée en se plaçant dans la perspective particulière des Etats-Unis. Laisser la voie libre à Poutine affaiblirait leur principal allié dans le monde, l'Europe. De surcroît, cela établirait un précédent dans les régions du Pacifique et de l'Asie orientale : une puissance nucléaire utilise sa force pour s'emparer du territoire qu'elle convoite.

Vous avez évoqué l'existence d'une « alliance sans limites » entre la Chine et la Russie. Est-elle toujours d'actualité ?

Selon mes observations, elle reste, à ce jour, tout à fait en vigueur. D'un point de vue historique, la Chine n'a jamais eu d'alliés. Son approche fut différente. En effet, premièrement, elle est trop puissante pour avoir besoin d'alliés. Deuxièmement, elle s'est invariablement concentrée sur sa propre dimension et son échelle, ainsi que sur la sécurisation



Le rétablissement de la relation économique et politique avec la Russie requerra du temps, y compris après que Poutine aura disparu



de son territoire. Troisièmement, les alliances, comme les Etats-Unis le savent, font courir le risque d'un entraînement dans des guerres non souhaitées.

La Chine, elle, a bien compris que les Etats-Unis voient, dans son ascension, une menace pour leur propre sécurité stratégique et qu'ils vont systématiquement s'efforcer de l'ébranler ou de la contenir. Elle doit donc s'assurer d'avoir la Russie de son côté ; elle ne peut pas se permettre l'inimitié de Moscou. Elle ne va pas fournir à Poutine un soutien militaire ou matériel susceptible de déclencher de nouvelles sanctions. En revanche, le plus déterminant de ses gestes consiste, en ce moment, à défendre la légitimité des motifs avancés par Moscou pour lancer cette guerre, à savoir la réaction à une prétendue avancée intrusive de l'Otan. Tel est, en effet, le message qu'elle envoie au reste des pays qui ne veulent pas être impliqués dans ce conflit. Elle leur donne son blanc-seing pour poursuivre leurs échanges avec Moscou, en les assurant que la guerre est justifiée.

« Une guerre telle qu'en Ukraine met à nu la faiblesse de l'économie »

Le Brexit était censé permettre de chérir le rêve du « Global Britain », une nouvelle politique étrangère indépendante. « Clairement », expose Robin Niblett, « entre les difficultés liées à la pandémie et le problème créé directement par Boris Johnson (quand il a scellé un accord ridicule et fallacieux qui a ébranlé la délicate architecture constitutionnelle de l'Irlande du Nord en échange d'une sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne), le Parti conservateur a eu très peu de temps pour concevoir une nouvelle politique étrangère. Trois objectifs étaient recherchés : garantir une capacité d'intervention plus rapide, probablement en étant plus alignés avec les Etats-Unis ; conclure d'ambitieux accords commerciaux avec les régions du monde expéri-

mentant une croissance très vigoureuse ; et opérer un retour à cette vision nostalgique et impériale du Royaume-Uni, leader mondial du libre-échange. La Russie a toutefois rappelé à notre pays à quel point nous demeurons intégrés à l'Europe et, au continent, qu'il a beau vouloir rompre définitivement les amarres avec le Royaume-Uni, il en reste quelque peu dépendant. » Certains économistes évoquent déjà un nouveau déclin du Royaume-Uni, analogue à celui de la fin de l'Empire britannique ou des années postérieures à la Seconde Guerre mondiale... « Il est difficile de l'affirmer », nuance l'ancien directeur de Chatham House. « D'un côté, le Royaume-Uni rencontre manifestement quelques soucis sur le plan intérieur. Nous n'avons pas encore été en

mesure de trouver la recette pour combiner un taux d'imposition relativement faible et des dépenses sociales élevées. Pourquoi ? C'est tout simplement impossible. Notre système de santé publique est l'un des plus généreux et inclusifs au monde. Or, nous refusons que la pression fiscale dépasse 35 % du PIB, alors que ce pourcentage atteint jusqu'à 45, voire 52 %, en Europe occidentale. Nous sommes restés coincés entre la révolution thatchérienne de la dérégulation et l'ambition d'une économie sociale de marché, comme en Europe continentale. De ce fait, une guerre telle qu'en Ukraine, couplée à la conjoncture de l'après-pandémie, qui fut marquée par une hausse accélérée des taux d'intérêt, met à nu la faiblesse de l'économie. » R.D.M.